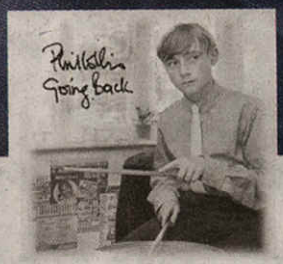
Soul

Phil Collins retombe en enfance

En dépit de problèmes à la main, le batteur de Genesis signe un disque de reprises de la Motown

Neale Haynes/Warner



Eric Mandel

A L'APPROCHE de la soixantaine, un petit retour en arrière peut faire office de cure de jouvence. Et même venir à bout de décisions irrévocables. Depuis la fin de sa tournée avec Genesis en 2007, Phil Collins s'était promis de prendre sa retraite de rock star pour couler des jours paisibles dans sa propriété sur le lac de Genève. Et puis son manager, qui s'évertue à le maintenir en activité – « j'ignore pourquoi, enfin si, il fait le boulot pour lequel je le paie » –, lui a soufflé une idée difficile de refuser: enregistrer un disque avec des reprises de la Motown, la mythique maison de disques de Detroit, qui révéla Stevie Wonder, Diana Ross, The Supremes... « Tous ces artistes ont bercé mon enfance. Avec ce disque, je renoue avec mes premiers amours, il est un peu la bande-son de mon enfance. »

Le disque en question se nomme *Going Back*, soit « retour en arrière ». Et il possède le charme d'un album gravé dans les années 1960. Pour ce faire, Phil Collins s'est adjoint les services des Funk Brothers, les musiciens historiques des studios de la Motown. La soul coule dans les veines de Phil Collins, et ça s'entend. Sa voix dégage une énergie solaire, souriante, quasi juvénile quand il reprend tous les classiques de son enfance. Et il offre une superbe reprise, tout en intensité, du classique *Papa Was a Rolling Stone*. « J'ai découvert la soul grâce au groupe The Actions, une formation britannique spécialisée dans des reprises. Cette musique m'a immédiatement parlé, elle possède le pouvoir d'élever l'esprit, même quand elle explore les ténèbres de l'âme. »

Echapper à la carrière de son père

Sur la pochette du disque, une photo montre le jeune Philip David Charles Collins sagement assis devant sa batterie. « J'ai trouvé ce cliché par hasard dans un journal suisse. J'ai même dû payer pour la racheter », se marre Phil Collins. Son enfance ? « Elle fut magnifique, j'ai commencé comme acteur dans une comédie musicale à l'âge de 5 ans, j'ai appris la batterie à l'âge de 13, j'ai eu la chance d'aller dans une école d'art dramatique et d'échapper à la carrière tracée par mon père de courtier en assurances. » Dans le Londres des années 1960, il fut également le témoin des concerts des Who, de Led Zeppelin et des Yardbirds. « Ils jouaient dans des clubs minuscules, je les voyais à cinq mètres de moi. J'ai même assisté aux premiers concerts de John Bonham avant qu'il n'intègre Led Zep. Voilà à quoi ressemblait ma vie dans les années 1960. « S'il confirme éprouver « une nostalgie heureuse » de son enfance, Phil Collins se dit néanmoins épanoui dans sa peau de jeune sexagénaire.

Et ce malgré de petits ennuis de santé problématiques pour tout musicien. Comme Pete Townsend, le *guitar hero* des Who, il souffre d'une surdité heureusement en voie de guérison. Mais ce sont ses doigts désormais qui font défaut au batteur émérite. A la suite d'une opération censée arranger une luxation des vertèbres survenue durant une tournée en 2007, il a perdu la sensibilité de ses mains. « Sur l'album, j'ai joué de la batterie, mais j'ai dû m'attacher les doigts avec du sparadrap pour garder les baguettes en main. » Comment il vit avec ce handicap ? « J'ai survécu à trois divorces, des épreuves autrement plus douloureuses », ironise Phil Collins.

Et la suite ? Il exclut toute reconstitution de Genesis, mais n'exclut pas de revenir sur scène ponctuellement pour défendre son nouveau disque. Sinon, il aspire à mener une existence paisible de rentier du rock et continuer à écrire sur la révolution texane. Il vient de rédiger le prologue d'un livre sur cet épisode historique. Encore une passion de jeunesse.

***Going Back**, CD, Warner.*